www.e-rara.ch

Le Robinson Suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants

Wyss, Johann David

Paris, 1814

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACH WYS JD 10/1-2

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-13400

Chapitre IV. Retour du voyage de découverte; alarme nocturne.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

CHAPITRE IV.

Retour du voyage de découverte; Alarme nocturne.

Fritz n'acheva pas son voyage sans plainte, le paquet de cannes à sucre pesait sur ses épaules; il le changeait souvent de place; enfin, il s'arrêta en respirant fortement : Non, s'écria-t-il, je n'aurais jamais pensé que quelques cannes à sucre fussent si pesantes à porter; que je plains les pauvres nègres qui les apportent peut-être de bien plus loin! Je voudrais bien cependant que ma mère et mes frères eussent part à notre butin.

Patience et courage, cher Fritz, lui criai-je; pense au panier de pain d'Esope, qui était d'abord le plus pesant fardeau, et qui devint à la fin

le plus léger. Tes cannes à sucre diminueront aussi, et nous pourrons bien, avant d'arriver chez nous, en sucer encore quelques-unes; déjà à présent allège-toi d'une en ma faveur, elle me servira de bâton de pélerin, et de cruche à miel en même temps. Prends-en aussi une à la main; les autres tu les lieras fortement ensemble, et tu les attacheras sur ton dos, en croix avec ton fusil, et alors tu les porteras avec plus d'aisance. Dans notre situation, il faut apprendre à faire usage de notre intelligence, si elle n'est pas trop bornée; la réflexion et la faculté *inventrice* doivent compenser le défaut de secours.

Pendant que nous marchions et causions ainsi, Fritz s'aperçut que je suçais de temps en temps le bout de ma canne, et voulut en faire autant; mais il eut beau sucer de toutes ses forces, rien ou presque rien n'entra

dans sa bouche. D'où vient donc cela, dit-il, que je ne tire point de jus, cependant elle en est pleine?

Cela vient, lui dis-je, de ce que tu ne fais pas usage de ta réflexion, ni de ton imagination.

— Ah! je m'en souviens; cela ne vient-il pas de l'air? s'il n'y a pas une ouverture en bas, je sucerais en vain, rien n'arrivera.

— Tu l'as deviné : mais que faut-il faire maintenant ?

— Prêtez-moi un moment votre canne, mon père.

— Point du tout, il n'y aurait alors pas grand mérite; il faut que tu l'inventes toi-même.

— Voyons.... Je pense qu'il n'y a qu'à faire un petit trou au-dessus du premier anneau, alors l'air peut y entrer.

— Fort bien deviné; mais pourquoi fais-tu ce trou au premier an-

neau, et comment l'air fait-il entrer ce jus dans ta bouche?

— La canne étant fermée à chaque anneau, le trou que je ferais en dessous ne servirait de rien pour la partie supérieure. En suçant j'aspire mon haleine, et je fais un vide d'air dans ma bouche; l'air extérieur pénètre alors par le trou, pour remplir ce vide, il est arrêté par le jus, et le presse jusque dans la bouche: mais comment m'y prendrai-je, quand cette partie sera vidée, pour en venir à la seconde?

— Comment! grand physicien, qui viens de raisonner si juste sur la force et la fluidité de l'air, tu n'imagines pas de couper la partie vidée jusqu'au dessous de l'anneau, de faire une nouvelle ouverture au bas, et ainsi de suite.....

— Oui, oui, j'y suis; cela va bien; mais à présent que nous savons la

bonne manière, j'ai grand peur que nous n'en apportions pas beaucoup à nos amis.

— Je crains fort aussi que nous ne leur apportions que des bâtons qui seront bons à brûler; d'ailleurs le jus s'aigrit facilement dans les cannes coupées, et par ce soleil brûlant : ne t'afflige donc pas trop, si leur nombre diminue.

— Eh bien, si le sucre se gâte, je leur porterai au moins une bonne provision de lait de coco que j'ai dans mon flacon de fer blanc; nous en ferons tous en famille un joli régal.

— Pauvre bon! comme tu te charges, et peut-être à la fin tu n'auras que du vinaigre; car le jus de coco, sorti de son vase naturel, se gâte plus vîte encore que le sucre dans les cannes; peut-être l'est-il déjà à présent; le vase de fer blanc où tu l'as mis, s'é-

chauffe excessivement aux rayons du soleil.

— Cela serait bien fatal ; il faut que je le goûte. Le flacon fut vîte ôté de dessus le dos, et il essaya de tirer avec force le bouchon qui sortit tout à coup avec un grand fracas, et le jus aussi, en écumant comme du vin de champagne.

— Bravo ! M. Fritz, vous avez fait là du bon vin mousseux, à ce qu'il me paraît; prends garde à présent de t'enivrer.

— Papa, papa, goûtez, goûtez, c'est délicieux, et bien loin d'être du vinaigre, ceci ressemble tout-à-fait à de l'excellent vin nouveau, c'est doux et piquant ; goûtez. N'est-ce pas que c'est bon? si cela reste ainsi ils vont bien se régaler.

— Je le désire, mais j'ai grand peur qu'il ne se dénature encore, ceci est le premier degré de fermen-

tation ; la même chose arrive dans le miel dissous dans de l'eau dont on fait de l'hydromel. Quand cette première fermentation est passée, et que le fluide s'est épuré, on obtient du vin ou quelque liqueur fermentée, plus ou moins bonne, suivant le jus qu'on a ; ensuite par la chaleur il résulte une nouvelle fermentation plus lente, qui fait tourner le fluide en vinaigre, mais elle peut être prévenue par les soins et la fraîcheur : enfin il s'établit dans le vinaigre même une troisième fermentation, qui le dénature, lui ôte toute sa force et le corompt. Sous la température brûlante où nous sommes actuellement, cette triple fermentation peut s'opérer très-rapidement, et tu pourrais fort bien n'apporter à la maison que du vinaigre, ou peut-être une eau sale et puante : nous pouvons donc boire chacun un peu de ta nouvelle

boisson, pour en profiter pendant qu'elle est encore bonne, et nous restaurer. Donne, mon fils : à ta santé et à celle de nos bien-aimés. — En effet, elle est très-bonne, mais assez forte et montante, et il faut en être sobre, si nous ne voulons pas qu'elle porte à la tête.

Cette boisson nous redonna des forces et de la gaîté, nous cheminâmes avec courage jusqu'à l'endroit où nous avions enfermés dans le sable nos ustensiles d'écorce de calebasses : nous les trouvâmes très-secs, point deformés, et durs comme de l'os ; nous pûmes donc les prendre dans nos gibecières sans en être incommodés : cela fait, nous continuâmes notre route. A peine avions-nous traversé le petit bois où nous avions déjeûné, que Turc nous quitta, tout furieux, pour fondre sur une troupe de singes, qui, au bout du

bois, jouaient et folâtraient sur la plaine sans nous remarquer; ils furent donc complétement surpris, et avant que nous eussions pu accourir, le dogue sanguinaire avait déjà attrapé une grande guenon, ou singe femelle, qui tenait son petit dans ses bras, et le caressait comme si elle voulait l'étouffer, ce qui l'empêcha de se sauver et causa sa perte : elle fut d'abord tuée et dévorée; le petit s'était caché dans l'herbe, et regardait cet affreux spectacle en grinçant les dents. Fritz avait couru de toutes ses forces pour prévenir cette triste scène; il perdit son chapeau, jeta flacon, cannes, etc. etc., et tout en vain; il arriva trop tard pour empêcher le meurtre de la pauvre mère, mais assez tôt pour une scène comique, et qui m'amusa beaucoup.

A peine le petit singe l'eut aperçu, qu'il sauta lestement sur ses épaules,

il se tint si ferme avec ses pattes, dans les cheveux crépus du pauvre Fritz, que ni cris, ni menaces, ni secousses ne purent le faire descendre : j'accourus en riant, car je voyais bien que l'animal était trop jeune pour qu'il y eût le moindre danger, et la terreur panique du jeune garçon, contrastait visiblement avec les grimaces de la petite bête ; je tâchai de le dégager sans pouvoir en venir à bout. Je crois, dis-je à Fritz, que tu seras obligé de le porter ainsi ; cette provision plaira moins à ta mère que celles que tu lui destinais : cependant le petit animal donne là un trait de génie, il a perdu sa mère, et il t'adopte pour son père ; il aura peut-être aperçu en toi quelque air de famille.

— Le coquin aura remarqué que je suis une bonne pâte d'enfant, qui ne puis faire mal à aucune bête,

quand elle se met sous ma protection; cependant il me tire un peu trop les cheveux, et je vous prie bien de l'ôter.

J'en vins à bout avec adresse et douceur, je le pris dans mes bras comme un petit enfant, et je ne pus m'empêcher de le plaindre et de le caresser; il n'était pas plus grand qu'un chat, et point en état de se tirer d'affaire par lui-même : la mère était, à ce qu'il nous parut, de la grandeur de Fritz, au moins. Que ferai-je de toi, m'écriai-je, pauvre orphelin, et quel nourriture pouvons-nous te donner dans notre pauvreté? nous avons déjà trop de bouches à nourrir, et trop peu de bras pour travailler.

Ah! mon père, s'écria Fritz, je vous en prie laissez-moi ce petit drôle, j'en aurai bien soin, je lui donnerai toute ma part de lait de coco,

jusqu'à ce que nous en ayons de vaches et de chèvres ; peut-être que son instinct de singe nous aidera un jour à découvrir quelques bons fruits.

A la bonne heure, lui dis-je, tu t'es conduit dans cet événement tragi-comique, comme un jeune homme brave et sensible, et je suis content de toi ; il est juste que ton protégé t'appartienne : tout dépendra de la manière dont tu l'éduqueras ; nous verrons bientôt s'il peut nous aider par son intelligence, ou nous nuire par sa malice ; dans ce dernier cas, il sera vîte renvoyé.

Pendant que nous traitions, Fritz et moi, de l'adoption du petit singe, Turc se rassasiait de la chair de la mère ; mon fils voulait empêcher ce repas de cannibale, mais outre qu'il eût été difficile de le retenir, nous étions nous-mêmes en danger avec cette immense bête affamée ; tout ce

que nous lui avions donné auparavant, était comme rien pour son appétit vorace.

Cependant nous nous remîmes en marche, laissant le féroce dogue avec sa proie; le petit orphelin se mit sur l'épaule de son protecteur, et je me chargeai du paquet de cannes. Nous avions à peine fait un quart de lieue, que Turc nous atteignit au galop, en se léchant de droite et de gauche, son museau ensanglanté; nous le reçûmes de très-mauvaise humeur, et nous lui fîmes de grands reproches de sa cruauté; mais sa haute puissance ne s'en embarrassa guère, il marcha tranquillement et d'un air satisfait derrière Fritz. Le petit singe, inquiété de ce redoutable voisinage, se retourna et vint s'établir sur la poitrine de mon fils, qui en fut incommodé: alors son esprit inventif s'éveilla; il attacha Turc à une corde,

puis il lui en passa une seconde autour du cou, mit le singe sur son dos, donna le bout de la seconde corde au drôle petit cavalier, qui la prit très-bien, et dit pathétiquement au dogue : Puisque tu as assassiné la mère, c'est à toi à prendre soin de l'enfant. D'abord le chien se montra rétif, mais des menaces et des caresses de notre part, le rendirent si souple, qu'il consentit à porter son petit fardeau; et le singe qui faisait aussi quelques difficultés, finit par s'y trouver très-bien. Fritz menait le dogue en lesse pour qu'il ne s'écartât pas; on n'alla pas trop vîte, et moi je m'amusais de l'idée que nous arriverions chez nous comme des conducteurs de bêtes rares; je jouissais d'avance des jubilations de nos petits cadets, lorsqu'ils nous verraient arriver ainsi. Ah! je vous en réponds, disait Fritz, frère Jack aura

à présent un bon modèle pour des grimaces et des malices. Prends modèle toi-même, mon fils, lui dis-je, de ta bonne mère, pour être indulgent avec tes frères ; tes réflexions sur leurs défauts, qui ne sont, grâce au ciel, nuisibles à personne, ne me font nul plaisir ; je les vois très-bien sans que tu m'en avertisses ; laisse-moi le soin de les corriger.

— Je voudrais pourtant bien aussi qu'on pût corriger Turc, d'attaquer ainsi les bêtes en vie, et de les déchirer à belles dents ; c'était, je vous assure, un affreux spectacle, d'autant plus que les singes ressemblent si fort aux hommes, qu'il me semblait que c'en était un.

— Il suffisait que ce fût une bête souffrante pour ne pas aimer un tel spectacle ; mais, dans notre situation, il serait dangereux d'accoutumer notre chien à ne pas attaquer, et tuer

s'il le peut, les animaux qu'il ne connaît pas : tu verras que bientôt il aimera ton petit singe comme un individu de la famille, et tu vois déjà qu'il le souffre sur lui ; mais il est bon qu'il ne craigne pas de se mesurer avec les bêtes sauvages. Le ciel a fait présent à l'homme du chien, pour sa garde et pour sa défense, ainsi que du cheval ; ce sont, pour ainsi dire, des auxiliaires contre le reste de la nature. Quelle bonté de Dieu n'aperçoit-on pas dans les dispositions de ces êtres utiles, qui montrent un si grand penchant pour l'homme, et se laissent si facilement dompter et apprivoiser : à cheval, et entouré d'une troupe de vaillans chiens, l'homme ne doit craindre aucun animal sauvage, ni lion, ni hiène ; il pourrait même échapper à la rapidité du tigre.

— C'est donc bien bon que nous

ayons deux chiens si vaillans, si attachés à nous, et qui nous protégent; c'est seulement bien dommage que les chevaux, qui étaient sur le vaisseau, ayent péri en voyage, et qu'il ne nous reste qu'un âne.

— Gardons-nous bien de le mépriser; je voudrais qu'il fût déjà sur terre: par bonheur il est de la grande race, et non de l'espèce commune; il peut fort bien nous servir comme un cheval, et peut-être encore qu'il s'améliorera par les soins, la bonne nourriture et l'influence du climat.

Avec de semblables conversations, sur des sujets qui nous intéressaient également, le chemin fuyait sous nos pieds, et nous nous trouvâmes au bord du grand ruisseau, et près des nôtres, sans presque nous en être aperçus. La grande danoise Bill nous annonça par ses aboiemens, et l'anglais Turc lui répondit

si fortement, que son petit cavalier singe, tout effrayé, sauta de dessus son dos sur celui de Fritz, et ne voulut plus en descendre. Turc, qui commença à reconnaître la contrée, lui échappa, prit les devans pour rejoindre son camarade et annoncer notre arrivée : bientôt aussi nos biens chers parurent sur le rivage opposé, jetant des cris de joie de notre heureux retour, et remontèrent le ruisseau vis-à-vis de nous, jusqu'à ce que, des deux côtés, nous parvînmes à la même place où nous l'avions traversé le matin ; nous arrivâmes heureusement sur la rive opposée, et courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres. A peine les petits furent-ils près de leur frère, qu'ils recommencèrent leurs cris de joie : Un singe, un singe en vie ! papa, maman, un singe en vie ! ah, que c'est délicieux ! que nous sommes

contens! comment l'as tu attrapé? quelle drôle de mine! Il est bien laid, dit le petit François, qui en avait presque peur. Il est plus joli que toi, dit Jack; voyez comme il rit; que je voudrais le voir manger! Si nous avions seulement des noix de coco, dit Ernest; en avez-vous trouvé? sont-elles bonnes? M'apportes-tu du bon lait d'amande? disait François. — N'avez-vous fait aucune rencontre fâcheuse? demandait ma femme. Ainsi les questions, les acclamations se succédaient pêle mêle, et si rapidement que nous ne pouvions pas y répondre.

Enfin, quand on commença à se calmer un peu, je pris la parole et je dis : Je vous salue encore une fois de tout mon cœur, mes bien-aimés; nous arrivons, Dieu soit loué, sans avoir rien rencontré de fâcheux, et nous vous apportons toutes sortes de

bonnes choses ; mais la plus nécessaire, celle qui me tenait le plus au cœur, notre société du vaisseau, ou seulement un seul des individus ne s'est montré malheureusement nulle part.

Puisque Dieu le veut ainsi, dit la mère, soyons contens, et remercions-le de nous avoir sauvés tous ensemble et réunis encore une fois ; combien je l'ai prié toute la journée, pour vous retrouver en bonne santé, et combien de malheurs je redoutais pour vous ! cette journée m'a paru un siècle. Racontez-nous maintenant toute votre course, et débarrassez-vous de votre fardeau ; quant à nous nous sommes reposés, quoique nous n'ayons pas été tout-à-fait oisifs. Mes enfans, débarrassez votre père et votre frère de ce qu'ils ont porté si long-temps.

Jack prit mon fusil, Ernest les

noix de coco, François les coques de courges, et ma femme ma gibecière. Fritz distribua les cannes à sucre, mit son singe sur le dos de Turc, au grand plaisir des enfans, et pria son frère Ernest de prendre encore son fusil; mais Ernest n'aimait pas s'incommoder plus qu'il ne fallait, et prétendit que les grosses boules qu'il portait étaient assez pesantes pour ses forces : sa mère, très-disposée à le gâter, les lui prit, et nous nous acheminâmes ainsi vers notre maison de toile.

Ah! dit Fritz, si Ernest connaissait ce qu'il trouvait si pesant, il l'aurait bien gardé: ce sont des noix de coco, Ernest, de tes chères noix de coco, dont tu as tant d'envie.

Ernest. — Dis-tu vrai? des noix de coco! Maman, vîte, rendez-les moi s'il vous plait, je les porterai bien, et le fusil aussi.

La mère. — Non, non, je ne veux pas entendre tes soupirs sur ta fatigue, que tu recommencerais bientôt. Il l'aurait volontiers prié de prendre en échange le fusil, mais il n'osa pas : je n'ai, dit-il, qu'à jeter ces bâtons, et porter le fusil à la main.

Fritz. — Je ne te le conseille pas, tu t'en repentirais aussi bientôt ; ces bâtons sont des cannes à sucre.

Des cannes à sucre ! s'écrièrent-ils tous, des cannes à sucre ! Tous entourèrent Fritz, le firent raconter, et demandèrent des instructions sur le grand art de sucer.

Ma femme aussi, qui avait toujours eu dans son ménage un grand respect pour le sucre, était toute émerveillée, et me demandait des explications : je lui en donnai avec grand plaisir, ainsi que sur la marche successive de nos découvertes, en les lui montrant tour à tour ; rien

ne lui fit plus de plaisir que nos plats et nos assiettes, parce que nous en avions le besoin le plus urgent. Nous arrivâmes à la place de la cuisine, et nous y trouvâmes avec grande joie les préparatifs d'un excellent repas; d'un côté du feu il y avait un tourne-broche de bois sur deux fourches plantées en terre, où toutes sortes de poissons se rôtissaient, attachés tout du long avec une baguette, que François était chargé de tourner de temps en temps; de l'autre côté une oie était enfilée dans une autre baguette, et sa graisse découlante tombait dans des coquilles d'huîtres rangées dessous et serrées les unes contre les autres : au-dessus de la flamme était le pot de fer, évaporant l'odeur restaurante d'un bouillon savoureux. Derrière le foyer, un des tonneaux repêchés était ouvert, et nous montrait, dans son intérieur,

les plus beaux fromages de Hollande, renfermés dans des cercles de plomb. Tout cela était fait pour exciter l'appétit de deux voyageurs qui n'avaient fait qu'un mauvais repas, et n'avait pas du tout l'air d'un dîner d'île déserte.

Non en vérité, mes chers amis, vous n'avez pas été oisifs pendant notre absence, m'écriai-je, je vois ici les fruits de plusieurs travaux; je suis seulement fâché que vous ayez déjà tué une oie; il faut être plus économe de notre volaille, et la garder pour les mauvais momens.

Que cela ne te tourmente pas, me dit ma femme, ce rôti n'est pas de nos oies; c'est une espèce sauvage, et un butin de ton fils Ernest, qui lui donne un nom singulier, et m'assure qu'elle est bonne à manger.

Ernest. — Oui, mon père, je crois que mon gibier est une espèce de

pingoin, qu'on pourrait distinguer par le surnom de stupide. — Il est si bête que j'ai pu le tuer d'un coup de bâton.

Quels pieds et quel bec avait-il, demandai-je ?

Ernest. — Il avait des pieds faits pour nager ; les quatre *onglons* étaient liés par une *peau membraneuse ;* le bec est long, étroit, et un peu recourbé sur le devant : j'ai conservé la tête et le cou pour vous les faire examiner vous-même ; ils me rappellent exactement le pingoin stupide de mon livre d'histoire naturelle.

Bien, mon cher, lui dis-je, tu vois à présent combien il est utile de lire et d'étendre nos connaissances, surtout celles de la nature ; elles servent à nous guider pour reconnaître tout de suite les objets que nous n'avons pas encore vus. Quels oiseaux ont des pieds *tels que ceux que tu viens*

de dépeindre, destinés à battre l'eau et à se soutenir dessus ?

Ernest. — Les frégates, les cormorans, les pélicans.

Le père.—Mais à quoi distingues-tu ceux que tu viens de nommer du *pingoin ou stupide ?*

La mère. — En vérité, mon cher, c'est moi qui te répondrai, et qui te prierai de prendre un autre moment pour ton catéchisme d'oiseaux ; quand tu es une fois en train de leçons, c'est à n'en pas finir : chaque chose a son temps, Ernest a tué l'oiseau, l'a reconnu, nous le mangerons, que te faut-il de plus ? Ne vois tu pas que le pauvre enfant ne perd pas de vue les noix de coco ; laisse-lui à présent le plaisir de les examiner et de les goûter.

Ernest. — Oh oui, ma bonne mère, si papa voulait le permettre.

Le père. — Eh bien, à la bonne

heure, mais il faut que Fritz vous apprenne comment on les ouvre pour en jouir et ne pas perdre leur lait; et puis n'oubliez pas le petit singe qui n'a plus le lait de sa mère.

Jack. — Il ne veut absolument rien manger, je lui ai offert de tout ce que nous avons.

Le père. — Je le crois bien, il ne sait pas encore manger seul; il faut le nourrir de lait de coco jusqu'à ce que nous ayons quelque chose de meilleur à lui donner.

Jack. — Je lui cède avec plaisir toute ma part, à ce pauvre petit mignon.

Ernest. — Je voudrais pourtant bien goûter de ce lait, pour savoir comment il est.

— Et moi aussi, dit le petit François.

— Il faut cependant que le singe

vive, dit Jack, avec son petit ton mutin.

— Et nous tous aussi, dit la mère ; le souper est prêt, et les noix de coco seront pour le dessert.

Nous nous assîmes tous par terre ; elle commença à dresser le repas dans notre porcelaine de calebasse, qui eut un grand succès. Mes fils n'avaient pu y tenir, les noix de coco étaient cassées, on les trouvait excellentes, et on se faisait des cuillers avec les fragmens de la coquille. Le petit singe avait été servi le premier, grâce au zèle de Jack ; tous s'amusèrent à lui faire sucer le coin de leurs mouchoirs trempé dans du lait de coco ; il s'en régalait, et nous vîmes avec plaisir que nous pourrions le conserver.

On allait fracasser encore quelques noix avec la hache, après en avoir vidé la liqueur par les trous naturels

qui se trouvent au bas, et qui sont légérement recouverts d'une peau facile à percer, lorsque je criai *halte*, et je demandai une scie; je pensais qu'en ouvrant les noix de cette manière, nous aurions, dans les deux moitiés, de très-jolies tasses ou écuelles toutes façonnées. Jack, toujours le plus leste, m'apporta une scie; je travaillai de mon mieux à ma vaisselle, et bientôt chacun de nous eut devant lui un vase commode, où ma femme nous servit à tous notre portion de soupe ; elle était si contente, cette bonne mère, de ce que nous n'avions plus besoin, comme la première fois, de tremper les doigts dans le pot : certainement aucun service, soit de vermeil, soit de porcelaine du Japon, n'a fait autant de plaisir à son possesseur que nos ustensiles de courges et de noix en firent à cette digne femme. Fritz me

demanda si nous ne voulions pas boire de son vin de champagne pour égayer le repas ; j'y consens, lui dis-je, mais goûte-le auparavant pour savoir ce que tu nous offres.

Il ouvrit son flacon, et goûta... ô malheur! dit-il, ce n'est plus que du vinaigre.

Du vinaigre! s'écria ma femme, il sera parfait pour la sauce de notre oie, la graisse servira d'huile, et nous aurons une parfaite salade. Ainsi fut dit, ainsi fut fait; ce vinaigre de lait de coco, aigri, se trouva très-fort et très-bon, il corrigea le goût désagréable et saumâtre du pingoin, qui, sans cela aurait été presque immangeable, et alla très-bien aussi sur les poissons rôtis. Chacun ventait son plat ; c'était Jack et François qui avaient pris les poissons dans le bas fond, pendant qu'Ernest chassait sans beaucoup de peine son *stupide;* ma

pauvre femme en avait eu le plus à rouler le tonneau de fromage jusqu'à la cuisine, et à le défoncer par un bout; mais aussi cet excellent dessert fut ce qui nous fit le plus de plaisir, et elle en reçut un juste tribut d'éloges.

Quand nous eûmes fini de souper, le soleil allait se coucher, et sachant comment la nuit arrivait vîte, nous n'eûmes rien de plus pressé que de regagner notre gîte; ma femme avait eu de plus l'attention de ramasser encore beaucoup d'herbe sèche, et de l'étendre dans la tente, de sorte que nous nous réjouîmes d'avoir des matelas mieux fournis et plus tendres que la nuit précédente. Toute notre volaille se plaça comme la veille; nous fîmes notre dévotion du soir, et nous nous glissâmes dans la tente; nous y prîmes le singe avec nous, c'était le petit favori de tous; Fritz

et Jack se partagèrent son amitié, et le mirent tendrement au milieu d'eux, en le couvrant avec soin, pour qu'il n'eût pas froid : nous nous couchâmes tous, d'ailleurs, dans l'ordre accoutumé, et je restai le dernier pour fermer la tente ; et après les grandes fatigues du jour, je tombai bientôt, ainsi que les autres, dans un sommeil profond et restaurant.

Mais je n'eus pas long-temps joui de sa douceur, que je fus réveillé par l'inquiétude des poules perchées sur le faîte de la tente, et par un fort aboiement de nos chiens vigilans. Je courus promptement à leur secours ; ma femme et Fritz furent aussi réveillés et alertes : nous prîmes tous les trois des armes, et nous sortîmes de la tente. Veux-tu aussi faire feu, chère amie, dis-je à ma femme ?

Oui, sans doute, s'il le faut, répondit-elle, j'oserai tout ce que notre

sûreté et celle de nos chers enfans demanderont; mais il vaut peut-être mieux que je vous laisse ce soin, et que je m'occupe à charger les fusils à mesure que vous tirerez, et à vous les tendre.

Bien, dis-je; à présent allons courageusement voir à quel ennemi nous avons à faire. Nos chiens continuaient d'aboyer avec force, et il s'y joignait d'autres hurlemens. Nous sortîmes de la tente; à notre grand étonnement, nous aperçumes bientôt, au clair de lune, un terrible combat; une douzaine au moins de chakals avaient entouré nos deux braves dogues, qui se défendaient avec un courage inoui. Déjà nos vaillans champions avaient étendu par terre trois ou quatre de leurs adversaires, de sorte que les autres aboyaient timidement autour des chiens, et tâchaient, en les serrant de près, de

gagner l'avantage; mais les vigilantes bêtes étaient sur leur garde, se tournaient de tous côtés, et ne laissaient pas approcher l'ennemi.

Oh, m'écriai-je, je craignais bien pis que des chakals! nous arrangerons bientôt ces écornifleurs qui nous inquiètent. Voyons, Fritz, tirons en même temps, et visons bien pour ne pas tirer sur nos chiens; ta mère commandera; ajuste bien ton gaillard pour ne pas le manquer, le mien ne m'échappera pas. Nous fîmes feu, et voilà deux de nos voleurs de nuit étendus sans vie sur le sable; les autres s'enfuirent, et nous en vîmes qui se traînaient péniblement, étant sans doute blessés. Turc et Bill les poursuivirent et les achevèrent; quand la bataille fut finie, ils se régalèrent, en véritables caraïbes, de la chair sanglante de leurs ennemis : il fallait qu'ils fussent affamés, car les chiens

ne mangent pas volontiers les renards, et le chakal en est une espèce plus sauvage et plus méchante que les renards de nos contrées. La bonne mère, voyant que tout était tranquille, nous exhorta d'aller nous recoucher, mais Fritz me demanda la permission de traîner auparavant son chakal tué vers la tente, pour pouvoir le montrer d'abord à ses frères le lendemain matin ; sur notre consentement il alla le chercher, et le traîna avec beaucoup de peine, car il était de la grosseur d'un grand chien : je dis cependant à Fritz, que si Turc et Bill n'étaient pas rassasiés, ce dernier chakal devait encore leur être accordé, pour récompense de leur bravoure.

Nous en restâmes-là ; le corps du chakal fut posé à côté de la tente, sur le rocher, près des chers petits dormeurs, qui ne s'étaient point ré-

veillés à tout ce bruit, et sans autre interruption, nous nous endormîmes à côté d'eux, jusqu'à ce que l'aube du jour commençât à paraître, et que le coq, avec son cri perçant, me réveillât, ainsi que ma bonne femme. Pendant que les enfans dormaient encore, je délibérai avec elle sur le plan des travaux de la journée.